

Visions de l'avenir de l'Europe

François Talcy*

Il est de bon ton de critiquer l'Europe et ses institutions, mais il est notoire que tout le monde prétend être européen et que le nombre de pays qui souhaitent faire partie de l'Union européenne ne cesse de croître, ce qui contribue à la déception de tous ceux qui sont contraints d'attendre aux portes de l'Europe.

Il est de bon ton de souligner les différences et les différents entre la France et l'Allemagne, mais il est notoire que sans la France et l'Allemagne l'Europe ne se conçoit pas.

Il est de bon ton enfin de reprocher au couple franco-allemand de jouer les locomotives tirant les 25 wagons du train européen, mais il est acquis que sans cette locomotive franco-allemande les voitures resteraient chacune dans sa gare.

Ceci dit, lorsque l'on évoque l'avenir de l'Europe, il ne saurait être question de jouer les prophètes ou les devins. La catastrophe du Japon en mars 2011 a montré, tout comme la chute du Mur de Berlin en 1989, que les prévisions peuvent rapidement être démenties par les faits. Mais on peut envisager l'avenir sous forme de visions, même si la tentation est grande de citer l'ancien chancelier Helmut Schmidt qui déclarait avec son habituelle ironie cinglante que ceux qui ont des visions devraient aller chez l'oculiste.

Deux chercheurs, Louis-Marie Clouet (Ifri à Paris) et Andreas Marchetti (ZEI à Bonn) ont résumé pour *Dokumente/Documents* les grandes lignes de leur essai de prospective franco-allemande sur l'Europe et le monde en 2020, réalisé par 23 chercheurs des deux pays et publié aussi bien en français (aux éditions *Septentrion*) qu'en allemand (chez *Nomos*). Quatre scénarios sont présentés, qui sont autant de défis lancés aux Européens et tout spécialement aux Français et aux Allemands qui doivent plus que jamais coordonner leurs conceptions, leurs politiques, leurs intentions, leurs intérêts aussi et donner à l'Union européenne le poids

qu'on attend d'elle, en Europe et hors d'Europe, pour exercer son pouvoir, exprimer son influence et jouer le jeu de la concurrence à l'échelle planétaire.

L'Europe ne saurait se considérer comme une forteresse renfermée sur elle-même, mais pas non plus comme un moulin à vent ouvert à toutes les influences. L'identité de l'Europe doit rester le maître mot dans le débat, quelles que soient les visions des uns et des autres. L'Europe, le monde occidental plus généralement, a su montrer l'exemple après la Seconde Guerre mondiale en mettant en place des institutions qui ont fait leurs preuves. C'est à l'Europe désormais de présenter les réformes nécessaires que d'aucuns réclament pour peaufiner ces institutions et résister aux problèmes de notre époque. L'Europe doit sans cesse faire l'effort d'une adaptation aux réalités du monde et montrer qu'elle est capable de surmonter les défis – la crise financière américaine de 2007, devenue crise bancaire en 2008, avant d'être une crise économique en 2009 et même une crise de l'euro en 2010, est l'exemple même d'une situation qui nécessite des comportements pragmatiques, efficaces avec le moins possible de tergiversations.

Il y a certes l'action de l'Europe, mais il y a aussi la perception hors de l'Europe de ce que fait et peut faire l'Union européenne. Il faut donc agir, mais il faut aussi convaincre du bien-fondé de cette action. Cela suppose que l'Europe soit en mesure de surmonter ses désaccords et ses faiblesses, de trouver le juste milieu entre divergences et convergences. Il convient néanmoins, au-delà de toute approche critique qui traduit en fait l'impatience des vrais Européens, de ne pas oublier la force de l'actuelle Europe, sa capacité à innover, ses compétences dans de nombreux domaines, sa volonté d'aller plus loin encore. Sa flexibilité aussi qui lui permet de s'imposer sans imposer et de faire face à la contestation interne sans refuser le dialogue constructif.

* François Talcy est journaliste indépendant.